

cin, mon ancien camarade de l'école de médecine.

—Je le sais ; et voilà pourquoi, Marberie, j'ai désiré vous voir. Je tiens à avoir votre avis sur la manière dont je dois me comporter en cette grave affaire.

—Eh bien ! mon avis est qu'il faut que cet homme disparaisse.

—J'ai eu la même pensée ; mais l'exécution, Marberie, l'exécution ?

—Jeune homme, répondit le concierge, avec l'accent de l'orgueil, tandis qu'un lueur sinistre, méchante, éclairait son regard, c'est grâce à moi que votre aïeul a été si habilement séquestré et séparé pour jamais du commerce des hommes. Votre père me doit sa fortune, puisque j'ai empêché le vieillard de la dilapider en de fausses spéculations. Je saurai trouver le moyen de vous délivrer de ce jeune fou de médecin, auquel vous vous êtes si stupidement confié. Nous devons agir de telle sorte qu'il ne soit plus tenté de parler jamais de ce qu'il peut soupçonner ou savoir sur nos projets.

—Mais les moyens, dit Félix encore une fois, les moyens, quels sont-ils ? Je suis pleinement d'accord avec vous sur la nécessité de nous défaire de ce témoin funeste ; mais comment faire ?

Marberie, la tête appuyée sur ses mains, réfléchit un instant.

—Vous m'avez parlé, reprit-il, d'un poison découvert par vous, qui tuait rapidement.

—Oui, je m'en souviens.

—Ce poison, qu'en avez-vous fait ?

Pour toute réponse, Félix de Garderel tira de son sein un petit flacon, contenant un liquide épais et noirâtre, qu'il montra au concierge.

—C'est bien, répliqua ce-ci d'un ton satisfait ; avec ce breuvage nous pourrions réparer vos imprudences.

—Je me demande toujours par quelle voie...

—Eh bien ! écoutez-moi, voici mon plan ; il demande quelques préparatifs, mais il réussira infailliblement. Demain, je louerai un appartement dans la rue Serpente. Quelques jours après, je ferai mander le docteur Auricourt sous prétexte de maladie. Il me prescrira des médicaments, au moins quelque tisane. A sa seconde visite l'affaire sera faite, et il ne pensera plus à nous nuire.

—Je ne vous comprends pas Marberie.

—Rien de plus simple cependant. Lorsque le docteur viendra pour la seconde fois, je me plaindrai du médicament ; je dirai au médecin que le pharmacien, j'en suis sûr, s'est trompé ;

et j'imagine que votre ancien ami poussera bien le zèle et le dévouement pour la science jusqu'à goûter ma potion ; or, comme elle renfermera quelques gouttes de poison, à la première gorgée le médecin tombera foudroyé. Comprenez-vous ?

Un éclair de joie farouche illumina le visage de Félix. Il rendit hommage à l'habileté de Marberie, aux ressources de son esprit, et déclara que l'expédient était parfaitement sûr.

—Toutefois, ajouta le docteur, cela ne suffit pas. La mort d'Alfred Auricourt me laissera pauvre comme avant, et vous, vous ne jouerez pas du domaine de Champ-ton.

—Je n'ai pas oublié, répondit Marberie, que là est le principal de l'affaire, le point important pour nous, le but de ma vie et de vos efforts. Deux personnes sont entre nous et l'objet de nos désirs : le comte de Garderel et sa fille. Il ne faut plus penser au poison pour eux, puisque vous avez brisé mes relations avec l'hôtel de la rue du Bac, et que vous-même ne pouvez agir. Quant à corrompre un serviteur, ce serait trop risquer ; nous serions à la merci d'un tiers qui pourrait nous trahir. A mesure que nous approchons davantage du but, il faut jouer plus serré. Ne nous en rapportons donc qu'à nous. Mais pour frapper à coup sûr, attendons les beaux jours, le retour de la famille à Champ-ton. Nous nous mettrons alors en campagne. Je vous communiquerai mes idées à ce sujet. Votre père me regarde ; il y a là pour moi une question de vengeance. Vous vous chargerez de la jeune fille ; vous avez réussi à l'égard de la première qui n'existera plus dans peu de semaines ; j'ai la conviction que vous n'échouerez pas pour la seconde.

Le docteur fit un signe d'assentiment. Ensuite il demanda à Marberie comment il comptait prendre congé de l'hôtel de la rue du Bac.

—Les soupçons du comte de Garderel, répondit-il, m'interdisent d'y rester un jour de plus. La conversation que nous venons d'avoir, vos aveux, vos imprudences, m'imposent une rupture complète et immédiate. D'ailleurs, ajouta-t-il en montrant la cassette dont nous avons parlé, j'ai emporté de ma loge les pièces les plus importantes. Ceci contient tout ce que je possède.

N'avez-vous pas l'intention de prévenir mon père de votre départ ?

—Oui, assurément. Je le verrai demain, l'explication sera un peu vive ; mais, si le sire s'échauffe trop et dépasse les bornes, je sais un moyen de le calmer subitement.